

il n'en reste pas moins que celles qui n'ont pas été mentionnées sont tout aussi éclairantes. Cet ouvrage collectif constitue une belle contribution pour le courant historiographique de l'histoire des femmes et, plus partiellement, pour celui de l'histoire du genre (puisque toutes les contributeur·rices n'ont pas adopté une perspective genrée).

Héloïse MALISSE

Anne-Catherine GILLIS, *Des dieux dans le four. Enquête archéologique sur les pratiques religieuses du monde artisanal en Grèce ancienne*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2021. 1 vol. broché, 20 x 27 cm, 339 p., 33 ill. coul., 10 ill. n/b (ARCHAIOLOGIA). Prix : 31 €. ISBN 978-2-7574-3364-5.

Alors que la recherche scientifique dans le monde de l'archéologie classique montre depuis presque trois décennies un réel intérêt sans cesse renouvelé pour l'artisanat (voir par ex. des colloques : F. Blondé, A. Muller (éd.) *L'artisanat en Grèce ancienne : les artisans, les ateliers, Topoi* 8.2 [1998] ; id. *L'artisanat en Grèce ancienne. Les productions, les diffusions*, Lyon, 2000 ; A. Esposito, G. Sanidas (Éds) « *Quartiers* » *artisans en Grèce ancienne. Une perspective méditerranéenne*, Villeneuve-d'Ascq, 2012 et Fr. Blondé (Dir.), *L'artisanat en Grèce ancienne. Filières de production : bilans, méthodes et perspective*, Villeneuve-d'Ascq – Athènes, 2016, auxquels j'ai le plaisir d'ajouter l'ouvrage à paraître S. Descamps-Lequime, V. Jeammet (Dir.), *Pratiques d'ateliers : du coroplaste au bronzier*, Villeneuve-d'Ascq ; des synthèses : A. Muller, « L'atelier du coroplaste : un cas particulier dans la production céramique grecque », *Perspective*, 1 [2014], p. 63-82 et K. Lapatin, « The Materials and Techniques of Greek and Roman Art » in C. Marconi (Ed.) *The Oxford Handbook of Greek and Roman Art and Architecture*, Oxford, 2015, p. 203-240 ; ou enfin des thèses : C. Feyel *Les artisans aux époques classique et hellénistique à travers la documentation financière*, Paris, 2006 ; N. Monteix, *Les lieux de métier. Boutiques et ateliers d'Herculaneum*, Rome, 2010 ; G. Sanidas, *La production artisanale en Grèce. Une approche spatiale et topographique à partir des exemples de l'Attique et du Péloponnèse du VII^e au I^{er} s. av. J.-C.*, Paris, 2013 et un ouvrage qu'il aurait été intéressant de citer : B. Dercy *Le travail des peaux et du cuir dans le monde grec antique. Tentative d'une archéologie du disparu appliquée au cuir*, Naples, 2015), la publication de la remarquable thèse d'Anne-Catherine Gillis se distingue par son approche originale : ce n'est pas cette fois par le prisme des aspects techniques mais par celui des pratiques religieuses que les artisans de la Grèce archaïque jusqu'à l'époque hellénistique sont scrutés. Une approche que l'on pourrait penser de prime abord fondamentalement subjective tant les témoignages de ces pratiques reposent sur des indices ténus (qui n'affectent évidemment pas simplement les artisans : « l'archéologie du rite trouve toute sa complexité, mais aussi son intérêt, dans le fait qu'elle est une archéologie de l'immatériel construite sur le matériel », p. 23). Ils se révèlent néanmoins prometteurs, comme en témoignent les programmes de recherches des Écoles françaises d'Athènes et de Rome portés notamment par Sandrine Huber, auteure de la préface de ce livre, ou l'ouvrage tout récent d'E. Hasaki, *Potters at Work in ancient Corinth*, Princeton, 2021 (cf. recension dans ce volume, p. 296-298). De fait, en s'appuyant sur les témoignages archéologiques issus de trois contextes que sont la cité, le monde du travail et les

pratiques funéraires, A.-C. Gillis nous présente un panel de documents d'une grande richesse qui nous font approcher au plus près cette humanité laborieuse dont les auteurs anciens ont refusé – ou pour le moins omis – de se faire l'écho. Il s'agit donc bien d'une « approche globale mais strictement archéologique du sujet : tous les indices matériels relatifs à la sphère à la fois religieuse et artisanale seront répertoriés puis analysés » (p. 21). L'analyse repose en effet sur la matérialité concrète des témoignages archéologiques, fondement même de la recherche archéologique, que certaines approches actuelles plus sociologiques, pour intéressantes et nécessaires qu'elles soient, auraient parfois tendance à négliger. D'emblée le titre, tout en piquant notre curiosité, donne le ton du livre, dont l'écriture plaisante et vive n'est pas dénuée d'humour comme en témoigne également la table des matières. C'est justement sur ces pratiques liées au four qu'une grande partie de l'ouvrage se centre, révélant ainsi, outre les contingences, la part primordiale de la maîtrise du feu dans cette société artisanale antique. Le plan s'organise selon ces trois sections de façon identique et rigoureuse nous permettant d'apprécier les données archéologiques avant de passer au bilan et au résumé à la fin de chaque section tandis que l'auteure propose à ses lecteurs plusieurs niveaux de lecture selon les centres d'intérêt grâce à l'usage différencié de la typologie et de la couleur de l'encre. La table des matières, claire et extrêmement détaillée, permet d'emblée de suivre le raisonnement comme la pensée de l'auteure et de chercher les informations souhaitées ; cette recherche est d'ailleurs encore facilitée par la qualité des index (dieux, noms communs, noms de lieux, personnages historiques même si l'on peut regretter l'absence d'un index des œuvres). La méthodologie est clairement énoncée tant en introduction qu'à chaque entrée de chapitre. Une conclusion générale en fin d'ouvrage permet au lecteur pressé de se faire une idée rapide du contenu. Les documents iconographiques sont de bonne tenue avec quelques illustrations en couleurs bienvenues. Enfin la bibliographie est très complète malgré quelques oublis et l'absence fréquente de paginations pour les références bibliographiques en notes. L'introduction pose comme il se doit les définitions, indique les grandes tendances et nuance certaines réalités. Rappelant que la *technè* est un savoir-faire qui englobe toutes sortes d'activités, A.-C. Gillis voit en l'artisan l'acteur d'une activité à « caractère matériel impliquant une action manuelle, via un outil ou non, sur une matière qui est transformée en un bien tangible » avec une finalité commerciale (p. 20), qui comprend enfin le travail d'extraction des matériaux de même que les activités de transformation des produits agricoles. Elle souligne aussi les manques criants concernant les activités autour des matériaux périssables, aujourd'hui presque totalement disparus, comme celles ne nécessitant aucune infrastructure particulière impliquant de fait une surévaluation du mobilier et des contextes liés au travail de l'argile, du métal et du marbre, comme la prédominance de certaines régions dont celle Athènes (que l'auteure discute largement pour la nuancer en conclusion). Après l'artisan, c'est sur le terme de « pratiques religieuses » que l'auteure se penche : comment identifier des pratiques spécifiques aux artisans (p. 22), est-ce même possible ? L'analyse des vestiges du rite selon les trois contextes mentionnés *supra* (cité, espaces de travail, nécropoles) se révèle là essentielle, malgré certaines naïvetés ou questionnements un peu forcés (par ex. p. 233, 235, 244). Le champ d'étude est large puisqu'il touche l'ensemble du monde grec et couvre une période allant du VIII^e s. à la moitié du II^e av. J.-C. qui permet précisément note l'auteure, soucieuse de répondre d'emblée à des critiques légitimes, d'embrasser le maximum de

témoignages et d'envisager ainsi d'éventuelles variations spatio-temporelles. Le corpus, qui privilégie la représentativité à l'exhaustivité est bien établi sur des données matérielles d'une grande variété (topographiques, épigraphiques, iconographiques etc.). À l'issue de l'enquête, le monde artisanal grec garde sa discrétion en raison de la difficulté de collecte des données archéologiques et de leur traitement (publications partielles, mobilier peu abondant, éparpillé et difficile à interpréter). Pourtant certaines pratiques sont bien mises en valeur. Sans surprise concernant la cité, la religion apparaît bien comme un phénomène social et un moyen d'intégrer tous les individus dans un même système : « les pratiques religieuses s'inscrivent bien souvent dans un rapport aux autres : alors que les fêtes civiques possèdent une valeur tout aussi sociale que religieuse, de nombreuses offrandes présentent un caractère démonstratif » (p. 290). La fierté du travail sensible dans les offrandes – notamment signées dans le contexte agonistique propre à Athènes – dépasse la question de la relation à la divinité de même que, dans le domaine funéraire, il apparaît révélateur qu'à Athènes ce soit précisément les tombes d'artisans étrangers qui soient visibles, claire manifestation de leur désir d'intégration. La place des femmes dans le monde artisanal et dans la société semble significative même si, d'après l'auteure, elles resteraient majoritairement de simples ouvrières, notamment à Athènes, comme l'illustrerait l'unique exemple dans la céramique attique de figuration féminine visible sur l'hydrie dite « Caputi » attribuée au peintre de Léningrad : l'assemblée est formée d'hommes prêts à être couronnés alors que la femme à part y est présentée comme peignant un vase mais « dans un rôle de tâcheron » (p. 290) puisqu'elle ne reçoit aucune couronne. Si le fait est exact, l'explication l'est-elle ? La femme, certes isolée, est néanmoins installée sur une estrade et assise sur un siège pourvu d'un tissu, à la différence des hommes : l'absence de couronne ne vient-elle pas du fait qu'elle remplit une fonction autre qui ne la place pas sur le même registre ? Dans leurs rapports avec les dieux, les artisans semblent particulièrement louer la *mêtis* d'Athéna, la puissance d'Héraclès, la fécondité des divinités féminines ou encore rechercher l'immobilité des forces chthoniennes. C'est sans doute dans ce registre que l'auteure fait émerger les faits les plus nouveaux et les plus significatifs avec l'affirmation du primat d'Athènes en tant que cité artisanale comme la mise en valeur d'une divinité trop longtemps connexe, Héphaïstos, qui, étonnamment, ne semble pas faire l'objet de pratiques votives : « Le forgeron divin, le plus artisanal de tous les dieux, n'est honoré d'aucune offrande ; aucune dédicace ne semble lui être adressée, ni par un artisan, ni par quiconque » (p. 123). Il apparaît en effet que la survalorisation d'Athènes est légitimée par le fait que l'artisanat y occupait une place de choix renforcée par la présence des deux divinités majeures des artisans, Athéna et Héphaïstos, dont la primeur se marquait tant dans la topographie, respectivement sur l'Acropole et sur l'Agora, que sur le plan symbolique : la fête majeure des *Chalkeia* en l'honneur d'Héphaïstos commençait avec le tissage du péplos. Pour l'auteure, cette situation « résulte d'une volonté politique d'intégration des classes laborieuses dans la cité » (p. 293-294). La *mêtis* d'Athéna est complétée par la valeur apotropaïque de la laideur et de la difformité d'Héphaïstos, destinée à repousser les forces néfastes, à détourner le mauvais œil et à délier les mauvais sorts. Figurines monstrueuses, à l'instar de celle qui fait la couverture de l'ouvrage, comme masques barbus décorant les cheminées ou les ateliers de métallurgistes trouvent ainsi leur explication : ces « drôles d'objets près des fours » (p. 141-152) sont des *baskania* destinés à protéger les artisans

des forces du feu comme de l’ambivalence des êtres démoniaques protecteurs et destructeurs. Cependant la protomé figurée sur l’hydrie à figures noires du Groupe de Léagros conservée à Munich (T 14), loin d’être une représentation grotesque, me semble plutôt présenter d’étroites similitudes avec le masque de Dionysos ; et nombreuses sont les représentations de satyres en lien avec la forge. N’y aurait-il pas là une piste à suivre du dieu de la transformation qu’est Dionysos, chargé de ramener le boiteux sur l’Olympe, au dieu magicien Héphaïstos ? Cette ambiguïté se lit aussi sur la coupe du peintre d’Ambrosios v. 530-500 av. J.-C., autrefois à Berlin, où le dieu, installé dans un char ailé, est représenté comme Dionysos, barbu, couronné de myrte et pourvu, outre de la double hache, de l’attribut du dieu du vin, le canthare (*LIMC*, s. v. *Héphaïstos*, A. Hermary, n° 43). Dans ce même registre, enfin, Poséidon, dédicataire des centaines de plaquettes trouvées dans son sanctuaire à Penteskouphia sur l’isthme corinthien, apparaît comme le maître des ressources argilières mais aussi comme l’incarnation du feu qui « ...peut lâcher ses chevaux destructeurs » (p. 239). Avec ce très bel ouvrage, Anne-Catherine Gillis nous aide à dépasser la formule qu’elle rappelle de M. Austin et P. Vidal-Naquet sur l’artisan, « héros secret de l’histoire grecque » (*Économies et sociétés en Grèce ancienne*, 1972, p. 23) : le regard nouveau qu’elle pose sur lui par le biais des croyances vient sans nul doute lever un pan du voile.

Violaine JEAMMET

Lauriane LOCATELLI, Émilie PIGUET et Simone PODESTA (Éds), *Constructions identitaires en Asie Mineure (VIII^e siècle avant J.-C. - III^e siècle après J.-C.)*. Colloque international de Besançon, 18-19 octobre 2019. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2021. 1 vol. broché, 433 p. Prix : 29 €. ISBN 978-2-84867-850-4.

On ne peut que se réjouir de la parution de cet ouvrage, désormais indispensable pour quiconque s’intéresse à l’Asie Mineure antique, un domaine dans la connaissance duquel de nombreux progrès ont été accomplis en matière linguistique et d’histoire des religions. L’ouvrage contient les contributions suivantes, réparties en deux grandes sections. La première, intitulée « Définitions, représentations et appropriations des identités » regroupe comme articles : « Les Lyciens qui “viennent de loin, de la Lycie” : la tradition homérique » (Simone Podestà), « Être Carien à la fin de l’époque hellénistique. Hellénisation et particularismes locaux dans le sud-ouest de l’Asie Mineure » (Fabrice Delrieux), « Il popole della “dolce vita” : stereotipi etnici ed identità dei Lidi nelle fonti greche » (Francesca Gazzano), « Les inscriptions néo-phrygiennes : une revendication d’identité ethnique » (Milena Anfosso), « La construction identitaire en Pisidie : ethnonymes, héros éponyme et parenté mythique » (Lauriane Locatelli), « Une identité perse en Asie Mineure occidentale : quelques réflexions » (Jan Tavernier), « “Ô Méandre Sauveur, sois-nous secourable”. La place des fleuves dans le processus de constructions identitaires des communautés anatoliennes » (Stéphane Lebreton), « Strabo and the Caucasian Albanians: Some Preliminary Remarks » (Giusto Traina). La deuxième section, « Expression et matérialité de l’identité », contient les articles suivants : « Le don de Mithra : l’identité religieuse de Mithridate VI Eupatôr » (Gilles Courtieu), « Aelius Aristide, dévot excentrique ou produit de son époque ? Écriture de soi et constructions identitaires dans les Discours sacrés » (Émilie Piguet), « “Toutes